ABONNEMENTS

S'adresser rue de la Pompe, 3

BRUXELLES

ADMINISTRATION

Boulevard du Hainaut, 74

Bruxelles

L'ÉMULATION

PUBLICATION MENSUELLE DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE

D'ARCHITECTURE

DE BELGIQUE

ANNONCES & RÉCLAMES

A FORFAIT

S'adresser rue de la Pompe, 3

BRUXELLES

DIRECTION — RÉDACTION

Rue des Quatre-Bras, 5

Bruxelles

— DÉPOSÉ —

BUREAUX : RUE DE LA POMPE, 3, BRUXELLES

— DÉPOSÉ —

— 31 —

Bruxelles, Juin 1879.

SOMMAIRE

L'Architecture domestique au dix-neuvième siècle. — Société centrale d'Architecture de Belgique. — Concours. — Programme. — Enseignement des Arts industriels. — Nécrologie. — Faits divers.

L'Architecture domestique au dix-neuvième siècle

S'il y a jamais eu un siècle qui dût avoir un style à lui en fait d'architecture, c'est bien certainement le siècle où nous vivons, car jamais, je crois, l'on n'a autant bâti. Et comme la France est le pays d'Europe, Paris la ville de France où l'on bâtit le plus, il semblerait que le prototype de l'architecture actuelle dût être le *style parisien*.

Je ne parle, bien entendu, que de l'architecture domestique, des constructions privées. Car pour les grands édifices publics, nous en sommes encore, hélas! au pastiche, et c'est tout au plus si la plupart de nos architectes savent copier suffisamment bien un temple grec, une église gothique ou un palais à la Louis XIV.

David (d'Angers), qui, comme tous les sculpteurs, était assez porté à se moquer des architectes, me disait un jour assez plaisamment : « En fait de monuments publics parfaitement appropriés à leur usage, d'un style original et tout à fait de notre époque, je ne connais que les abattoirs! »

Il y du vrai dans cette critique.

Depuis lors cependant, quelques architectes de grand mérite ont su donner à leurs œuvres ce cachet personnel, ces qualités d'appropriation dont les monuments du commencement de notre siècle étaient en général complètement dépourvus.

Mais c'est surtout dans les constructions particulières que l'originalité des conceptions semblerait pouvoir se faire jour. La fantaisie de l'artiste, le caprice du propriétaire, y règnent tellement en maîtres, qu'on pourrait même y craindre une certaine anarchie en fait de goût.

Eh bien, au contraire : sauf quelques excentricités sans importance, il est impossible de ne pas reconnaître que l'immense majorité des maisons récemment construites, réunit un certain nombre de caractères identiques, de traits communs, de points de ressemblance qui constituent bien un véritable style.

Évidemment les innombrables maisons qui s'élèvent le long de nos voies nouvelles ne ressemblent ni à celles des anciens, ni à celles du moyen âge, ni à celles du temps de Louis XIII ou de Louis XIV, ni même à celles qu'on construisait il y a cinquante ans à peine.

Un style d'architecture peut être considéré, en général, comme l'expression ou plutôt la résultante des besoins, des mœurs, des tendances d'une époque. Or, les circonstances ayant changé, avec elles a dû changer également la forme des habitations modernes.

Et d'abord, actuellement la grande voirie a des exigences qui n'admettent plus ces pittoresques saillies, ces tourelles, ces pavillons en cul-de-four dont le moyen âge et la renaissance furent si prodigieuses.

Le terrain, jadis abondant et à bas prix, est devenu rare et a pris une valeur énorme. Le premier problème à résoudre aujourd'hui est de lui faire rapporter le plus possible, en y accumulant le plus d'habitants qu'il peut porter.

Autrefois, les grands seigneurs se faisaient bâtir de somptueux hôtels, et le pauvre peuple s'entassait à son gré dans de misérables maisons, au sein

— 32 —

des vieux quartiers que lui abandonnaient les heureux du jour. Quant à la classe moyenne, elle comptait pour peu et vivait très-modestement.

Aujourd'hui, c'est autre chose. La classe moyenne a pris sa large place au soleil, ce dont elle est assurément bien digne par ses lumières. Mais elle a ses faiblesses : après avoir été si longtemps retenue dans l'ombre et la demi-teinte, la voilà maintenant éprise d'un amour exagéré pour tout ce qui brille. Chacun veut paraître plus qu'il n'est et plus qu'il n'a.

Jadis le commerçant ou l'homme de loi (comme on disait alors) se logeait dans quelque rue tranquille, dans quelque maison de modeste apparence. Une simple allée ou une sombre voûte de porte cochère vous conduisait à un escalier médiocrement éclairé lui-même. Vous tiriez le pied de biche ou l'anneau de cuivre suspendu au cordon de la sonnette, et une bonne servante (quand ce n'était pas la maîtresse de la maison elle-même) vous introduisait tout d'abord dans une vaste pièce formant le plus souvent salon et salle à manger. Quelques fauteuils, un canapé en velours d'Utrecht, une table en noyer bien propre, un miroir de deux pieds de haut sur la cheminée, de simples rideaux de cotonnade aux fenêtres, constituaient le plus souvent tout le luxe de ce sanctuaire de la famille. Puis venaient à la suite une bonne et grande chambre où s'épanouissait la couche conjugale dans son imposante largeur; puis deux ou trois autres chambres plus petites, selon le nombre des garçons et des filles; puis une vaste cuisine, avec sa grande cheminée et ses légions de casseroles; et enfin, par-ci par-là, quelques cabinets garnis d'armoires toutes pleines de bon linge.

Il y avait un certain confortable dans cet intérieur bourgeois; on y vivait fort calme et très-patriarcalement, d'une vie laborieuse qui n'excluait pourtant par les joies de la famille, et l'on accumulait ainsi du bien pour doter ses enfants.

Allez donc chercher aujourd'hui un intérieur pareil! A peine un vieux savant consentirait-il à se loger ainsi.

D'abord on veut une belle maison qui ait bonne apparence du dehors. On veut une belle entrée, avec un portier qu'on appelle *concierge*. On veut un escalier peint en stuc et à rampe dorée, un bouton de cristal à la sonnette, enfin toutes les *bagatelles de la porte*. Le luxe de tous les jours étant trop coûteux pour la fortune qu'on a, Madame n'est chez elle qu'un jour par semaine. Mais ce jour-là, comme tout a bon air! La porte vous est ouverte par un élégant domestique, ou tout le moins par une pimpante soubrette, qui vous introduit pompeusement dans un beau salon tout doré depuis les lambris jusqu'au moindre meuble. Les housses ont disparu pour vingt-quatre heures, laissant à nu des fauteuils et des sofas de brocatelle. Les glaces étamées de la cheminée reflètent les glaces sans tain qui tiennent lieu de vitres. Un riche tapis couvre le plancher; enfin une pendule rococo, quelques candélabres, quelques bronzes dorés du style le plus tapageur, sont là pour représenter l'art... à peu près aussi bien que beaucoup d'autres choses sont représentées dans ce monde.

Mais achevons notre visite domiciliaire.

La salle à manger est irréprochable : meubles en chêne sculpté, sculptures en carton-pâte à toutes les corniches. C'est une charmante bonbonnière. Seulement, à voir ce petit luxe de poche, on se demande si ce sont des diners ou bien des *dînettes* qu'on va faire là dedans.

Maintenant, pénétrons dans la vie intime. — Entrons indiscrètement chez Madame. Là encore, le mobilier est fort coquet; mais, mon Dieu! que c'est petit! Où sont les cabinets, où sont les armoires? — Entrons chez Monsieur. Monsieur est logé sur le derrière, comme dit élégamment son portier; ce qui signifie que l'unique fenêtre de Monsieur

— 33 —

donne sur la cour. Mais que dis-je, la cour? Ce n'est qu'un puisard à air, un trou profond par où les pâles reflets d'une lumière oblique ont peine à descendre jusqu'aux étages inférieurs. Monsieur a un fort joli bureau; mais on ne voit pas clair chez lui, mais on ne peut s'y retourner. Il couche sur un canapé-lit et s'habille dans un cabinet noir.

Quant à la cuisine, ce n'est qu'un pauvre petit réduit obscur, qui suffirait à peine à l'usage le plus opposé. Le jour n'y arrive que de seconde main; il n'y a pas la place d'y accrocher trois casseroles. Mais n'importe! Lorsqu'on a du monde à dîner, ce n'est pas chez soi qu'on fait la cuisine. A quoi bon les garde-manger? A quoi bon les celliers, les offices, les armoires? Paris est une ville de ressources : depuis les domestiques jusqu'au linge, depuis les viandes jusqu'aux plats qui les contiennent, depuis les lampes jusqu'aux fleurs, tout ce qui est luxe se loue à la demi-journée.

Avec une vie ainsi réglée, avec des habitudes ainsi prises, la tâche de l'architecte est indiquée d'avance. Son programme est à peu près tracé ainsi :

Donner le plus possible à l'apparence; — sacrifier le confortable au luxe, ce qui ne paraît pas à ce qui paraît, les aménagements intérieurs à la façade, les chambres qu'on habite à celles où l'on reçoit; — utiliser surtout en hauteur et en superficie, jusqu'à la dernière limite du possible, le terrain à bâtir; — si ce terrain comporte une cour, la faire juste assez grande pour qu'une voiture puisse y tourner; — mais surtout décorer richement la façade de la maison, la couvrir de sculptures et de balcons dorés.

Quant aux terrasses, quant aux pavillons en saillie, il ne saurait, bien entendu, en être question. La moindre terrasse digne de ce nom représenterait bien la superficie de deux chambres, qui, multipliées par quatre étages donnant sur la rue, supposent, au bas prix, une valeur locative de quinze à seize cents francs, c'est-à-dire un capital d'une trentaine de mille francs pour le moins. Des terrasses, on n'en trouve plus que sur les toits, les ordonnances de voirie exigeant que le quatrième étage d'une maison à l'alignement soit construit en retraite sur les autres. Encore triche-t-on le plus souvent en ajoutant à ce compte un ou deux entre-sols.

En résumé, voici donc le type de la maison bourgeoise du dix-neuvième siècle :

Grande façade plane sur la rue; boutiques aux deux côtés de la porte cochère; entre-sol; premier étage avec balcon, fenêtres à grandes glaces, et à volets dorés s'apercevant du dehors; deuxième et troisième étages symétriques; corniche surmontée d'une étroite terrasse sur laquelle s'ouvre un dernier étage, surmonté lui-même de combles, où les greniers sont convertis en chambres de domestiques sans jour, sans air et d'une exigüité invraisemblable (car c'est encore un des nombreux agréments des maisons modernes que les domestiques n'y sont jamais à la portée de leurs maîtres).

Dans l'état de choses actuel, force est donc bien à MM. les architectes de rester fidèles au style très-monotone et très-dépourvu de charme qu'ont fait naître les tendances de notre société moderne. A moins de faire des fenêtres en losange, je ne vois vraiment pas quel genre d'originalité ils pourraient donner à leurs maisons.

Restent les petits hôtels.

C'est là véritablement le goût du jour.

Mais avant tout, entendons-nous bien sur la valeur, sur la signification qu'on donne à ce mot.

Autrefois, on appelait *hôtel* une vaste et grande habitation particulière, occupée par une seule et même famille, bâtie entre cour et jardin, n'ayant sur la rue qu'une loge de portier ou quelques bâti-

ments de service peu élevés, précédée d'une cour d'honneur, flanquée d'une ou deux autres cours plus petites pour les écuries, les remises et les cuisines; le bâtiment principal se composant au rez-de-chaussée d'une somptueuse enfilade d'appartements de réception, et au premier du logement des maîtres de la maison.

C'étaient là de véritables habitations de grands seigneurs. En Italie, on les eût appelés des palais. Paris (et surtout le faubourg Saint-Germain) en compte encore un grand nombre, quoique la plupart aient été absorbés par les ministères et les grandes administrations publiques. Ils sont, en général, l'œuvre des plus éminents architectes du siècle dernier ou de celui qui l'a précédé.

D'hôtels ainsi conçus, on n'en construit plus aujourd'hui. A peine pourrait-on citer, comme exceptions, ceux de M^{me} de Pontalba, de M. d'Aligre et de M. Fould.

Quant au petit hôtel moderne, ce n'est, bien entendu, que la très-petite monnaie de ceux-là. Un hôtel aujourd'hui veut dire simplement une maison que son propriétaire habite tout seul.

Le nombre en augmente tous les jours; car les loyers sont arrivés à des prix si fabuleux, que beaucoup de gens, parmi ceux qui tiennent à être bien logés, trouvent plus économique d'acheter un bout de terrain dans quelque lointain quartier et de s'y faire bâtir une maison à leur mesure.

Là encore on lésine bien un peu pour le terrain. Il est si cher! On en achète le moins possible, et c'est à le bien utiliser que l'architecte doit surtout appliquer son talent.

Quelques-uns de ces petits hôtels sont de véritables chefs-d'œuvre de distribution. Le confortable moderne semble y avoir élu domicile. J'ajouterai qu'il y en a de fort jolis. Cependant leur défaut le plus habituel est une tendance beaucoup trop manifeste aux grandes prétentions, le style château appliqué sans rime ni raison, et des velléités de grands airs là où l'élégance est tout au plus de mise.

Quoi qu'on puisse faire, nos modernes petits hôtels ne ressemblent guère aux hôtels d'autrefois. Ils ressembleraient plutôt à de jolies maisons de campagnes *intra muros*. Par contre, les habitations de campagne que l'on construit aujourd'hui, particulièrement aux environs de Paris, ressemblent assez à de jolies maisons de ville.

Par le temps qui court, avec la division de nos fortunes et notre système économique qui rend la propriété si mobile, il arrive naturellement qu'on ne construit guère plus de grands châteaux que de grands hôtels.

Cependant le goût de la campagne est plus répandu que jamais; on aime à y passer au moins quelques mois de l'année, ne fût-ce que pour y faire des économies. Mais c'est encore une des prétentions de notre époque que de ne plus savoir se contenter de la maison de curé, du gros pavillon carré si naïvement bête, que nos pères habitaient sans sourciller.

En cela, du reste, nous avons, il faut en convenir, meilleur goût qu'eux.

Nulle part l'architecture pittoresque n'est mieux placée qu'à la campagne. Sous ce rapport, néanmoins, il faut encore prendre bien garde de ne pas tomber dans l'exagération. Sans doute on peut trouver des modèles de goût, bon à imiter même dans les constructions les plus restreintes; mais il ne faut pas, sous prétexte de style, que la moindre maisonnette affecte les allures d'un manoir féodal, qu'une modeste habitation, ayant pour toutes dépendances un jardin de deux arpents, prétende reproduire le style grandiose des châteaux princiers du dernier siècle.

A mon avis, les Anglais entendent mieux que nous la construction des habitations de campagne. Ils savent leur appliquer, avec beaucoup d'habileté, les ressources variées des anciens styles. Moins préoccupés que nous de la régularité du plan, ils savent généralement leur donner plus de pittoresque et mieux satisfaire aux exigences du confortable. Leur grand art est surtout de faire concourir la nature elle-même au charme de leurs constructions domestiques, de faire contribuer le règne végétal à leur fraîche et coquette décoration. C'est moins prétentieux, c'est moins noble peut-être que ce que nous faisons; mais c'est assez économique, et c'est charmant à l'œil.

En un mot, nous entendons mieux le château, et les Anglais entendent mieux le cottage. On reconnaît chez nous les gens dont la vie principale est à la ville; on reconnaît chez les Anglais des gens dont la vie principale est à la campagne.

Chez nous aussi, le cadre est plus varié. L'Angleterre, pays charmant, du reste, a le malheur de se ressembler beaucoup d'un bout à l'autre (ce à quoi il faut attribuer peut-être l'emui que les Anglais éprouvent si fréquemment chez eux).

La France, au contraire, est le pays du monde le plus varié comme nature et comme aspect.

Or, une habitation de campagne devant toujours

être en harmonie avec le paysage qui l'environne, il en résulte que le même style ne saurait convenir à toutes les contrées de la France. Il serait aussi absurde de construire un chalet dans les plaines de la Beauce que d'élever un grand château de style Louis XIII dans la vallée de Chamounix.

La nature des matériaux est encore un élément très-important de la question. Ainsi, par exemple, on ne bâtit pas dans un pays à pierres comme dans un pays à briques, et le tuffeau si facile à tailler des bords de la Loire permet des fantaisies de décoration que la granitique Bretagne n'aurait pu passer.

En somme, la site, la nature des matériaux et la destination de l'édifice sont trois données essentielles qui doivent influencer considérablement sur le style à adopter. Aussi ne saurait-on protester trop vivement contre la tendance qu'ont beaucoup d'architectes à prendre n'importe où des modèles, d'ailleurs fort bons, sans s'inquiéter de leur convenance spéciale.

Le goût a fait certainement des progrès depuis quelques années; mais ce qui manque encore à la plupart de nos artistes, c'est l'originalité. Si quelques-uns y tendent de la manière la plus louable, beaucoup d'autres, en courant après elle, n'atteignent que la bizarrerie, sa sœur bâtarde.

F. DE LASTEYRIE.

Société centrale d'Architecture de Belgique

CONCOURS DE 1879.

1^{er} prix : 200 francs et un diplôme; 2^e prix : 100 francs et un diplôme; 3^e prix : une mention et un diplôme.

CONDITIONS.

1. Sont exclusivement admis au concours, tous les membres effectifs correspondants et honoraires de la Société centrale d'Architecture faisant partie de la Société avant le 1^{er} janvier 1879, et ayant réglé leur compte avec le trésorier à la séance mensuelle du mois de septembre 1879.

2. La date de l'ouverture du concours est fixée au 2 mai.

3. Les envois seront adressés, sous *enveloppe*, au président de la Société, rue de la Concorde, 27, à Ixelles. Ils devront être rendus, au plus tard, le 30 septembre 1879, à 8 heures du soir. Les ouvrages remis après cette date seront irrévocablement exclus du concours, quel que soit le motif de ce retard.

4. Le président donnera reçu des projets qui lui seront remis.

5. L'ouverture des projets se fera devant la commission administrative, la veille du jour fixé pour l'exposition.

6. Les dessins porteront une devise ou une marque. Une circulaire fera connaître aux membres les devises ou les marques qui auront été primées; les auteurs des projets portant ces devises ou ces marques seront priés de se faire connaître.

7. Les dessins envoyés au concours seront exposés publiquement un jour férié avant le jugement et quinze jours après. La commission s'engage à rechercher une salle convenable pour cette exposition.

8. Sur la présentation du reçu que leur aura délivré le président à la réception de leur œuvre, les concurrents pourront la réclamer pendant les trois mois qui suivront la clôture de l'exposition.

Après cette date, les projets non réclamés appartiendront de droit à la Société.

9. Le jury se composera de sept membres : les cinq architectes qui ont donné un programme, MM. Beyaert, Jamar, Laureys, Janlet et Van Ysendyck, plus deux autres architectes désignés par les concurrents.

A cet effet, ils enverront à M. le président un billet indiquant les noms des deux architectes qu'ils désirent voir parmi les membres du jury. Ce billet portera pour suscription la devise ou la marque de leur projet.

En cas de parité de voix, le sort décidera.

10. La Société ne prend à sa charge aucun frais de transport.

11. Les ouvrages qui ne rempliront pas les conditions du concours seront irrévocablement exclus.

Le jury veillera à la stricte exécution du programme. Il donnera un procès-verbal motin de ses délibérations.

12. La Société n'est pas responsable des dégâts qui pourront arriver aux œuvres exposées.

PROGRAMME

UN CAMPO SANTO

On demande un projet de cimetière monumental, comme il en existe dans les principales villes d'Italie et qu'on désigne sous le nom de *campo santo*.

Il occupera un terrain d'un hectare et demi, situé sur une éminence en face d'une grande avenue.

L'entrée aura un caractère monumental, en rapport avec sa destination; elle sera précédée d'une avant-cour accessible aux voitures avec deux descentes à couvert. Contre cette avant-cour, seront disposés des logements pour un gardien-chef et quatre subalternes, une morgue, un dépôt de fleurs, couronnes et autres ornements pour les tombes, et deux ou trois autres pièces. L'espace destiné aux sépultures sera entouré d'une enceinte de galeries ouvertes vers l'intérieur, contenant les inscriptions et les monuments funéraires des caveaux occupant le sous-sol.

Ces galeries donneront accès à une douzaine de chapelles sépulcrales avec caveaux destinés à autant de familles notables, et à une église ou chapelle principale dont les caveaux serviront de sépulture à une famille princière.

L'espace ouvert sera occupé par des tombeaux isolés, et principalement par quatre grands monuments disposés symétriquement, de manière à compléter avec les galeries et les chapelles l'aspect pittoresque et monumental de l'ensemble.

Le style architectural est laissé au choix des concurrents qui auront à fournir :

- 1^o Un plan du sous-sol avec tous les caveaux et leurs entrées;
2^o Le plan du rez-de-chaussée;
3^o La façade principale d'entrée;
4^o Les deux principales coupes.

Le tout à l'échelle de 0,005 millimètres par mètre. Le plan sera disposé de manière à permettre l'agrandissement du monument sans rien démolir.

F. LAUREYS.

Enseignement des Arts industriels

Nous avons appris, par les journaux de ces jours derniers, que le gouvernement étudie un projet d'École d'art industriel.

Cet établissement serait établi à Bruxelles. Il est presque inutile de faire ressortir l'utilité considérable d'un semblable établissement d'éducation artistique.

Le *Moniteur* a publié, le 10 mai dernier, un arrêté nommant une commission chargée de préparer l'organisation de l'École dont il est question :

Les membres de cette commission sont :

MM. BULS, échevin de la ville de Bruxelles; LAUREYS, architecte, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts, délégués de l'administration communale; PORTAELS, directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles; ROUSSEAU, directeur des Beaux-Arts; DRION, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Liège; CANEEL, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Gand; et DE TAYES, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Louvain.

C'est M. Buls qui remplira les fonctions de président de la commission; M. Portaels, celles de vice-président, et M. De Teyes, celles de secrétaire.

NÉCROLOGIE

On annonce la mort du comte FERDINAND DE LASTEYRIE, membre de l'Institut.

Né en 1810, il avait donc 69 ans.

Après quelques années passées sous les drapeaux, il fut nommé député de la Seine; après le coup d'État il se tint à l'écart de la vie politique jusqu'en 1857.

C'est vers cette époque qu'il se consacra à des travaux d'esthétique et fut remarqué surtout par ses travaux relatifs à la peinture sur verre qui lui valurent, en 1860, d'être nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. MOMMERQUÉ.

Nous donnons dans cette livraison une étude sur l'ARCHITECTURE DOMESTIQUE AU XIX^e SIÈCLE publiée par FERDINAND DE LASTEYRIE dans ses *Causeries artistiques*. (Paris, Hachette, 1862.)

Ces articles avaient paru d'abord dans LE SIÈCLE.

FAITS DIVERS

FÊTES NATIONALES DE 1880. — Voici quelques détails intéressants à propos de l'Exposition qui aura lieu au Champ des Manœuvres. Cette Exposition comprendra quatre sections principales :

- 1^o L'enseignement et les arts supérieurs contemporains;
2^o L'industrie;
3^o L'Exposition rétrospective des arts industriels;
4^o L'agriculture et l'horticulture.

Le comité exécutif de cette Exposition a perdu son président, le regretté bourgmestre de Bruxelles, M. J. ANSPACH. — Il a pour secrétaire M. J. De Vergnies et a résolu de s'adjointre des hommes de bonne volonté pour l'organisation des diverses sections. Il vient d'adresser à cet effet un appel au concours des spécialistes, tant en province qu'à l'étranger. On a l'intention de composer le comité chargé de l'organisation de l'exposition rétrospective de quelques grands noms aristocratiques, et il sera adressé un appel à des membres du clergé, qui est représenté déjà dans la commission des fêtes par M. Nuyts, doyen de Sainte-Gudule.

La commission n'a pas encore été réunie en assemblée plénière à l'effet de prononcer sur les propositions du comité d'administration. Cette réunion aura probablement lieu la semaine prochaine, et le gouvernement se trouvera, dès lors, en mesure de soumettre des propositions aux Chambres.

BRUXELLES. — *Nouveau palais de justice*. — Par arrêté ministériel du 24 mai, et en l'absence de M. l'architecte Poelaert, malade, a été délégué, pour les études qu'exige l'aménagement successif de tous les locaux judiciaires du nouveau palais de justice, M. Théophile Fumière, architecte à Bruxelles.

Le crédit alloué pour l'aménagement du nouveau palais est de un million.

Nous avons rendu compte, il y a quelques mois, d'un opuscule intéressant publié par M. Fumière, et traitant du mobilier de nos habitations modernes. L'auteur avait dédié son œuvre à notre regretté bourgmestre, M. Anspach.

SCHAERBEEK. — *Église Sainte-Marie*. — On nous affirme que les travaux vont être interrompus, les ressources étant épuisées. Les fabriques d'église sont généralement très-riches à Bruxelles et dans les faubourgs de la capitale; le collège fabrien ne pourrait-il faire quelques sacrifices pour hâter l'achèvement de ce superbe édifice.

CHATEAU ROYAL DE TERVUEREN. — On n'a pas, renoncé, paraît-il, à l'idée de reconstruire le château de Tervueren. Nous apprenons, en effet, que M. Pauli, architecte, professeur à l'école du génie civil, à Gand, a été chargé de faire un projet de reconstruction du château incendié.

SYDNEY. — *Exposition universelle*. — Le commissaire général nous prie de porter à la connaissance du public que, par ordre spécial en date du 1^{er} avril, la franchise temporaire de port a été accordée à toutes les communications qui lui seront adressées relativement à l'exposition.

Le gouvernement a mis un navire à la disposition des exposants et leur accorde le transport gratuit par chemins de fer. Il vient aussi d'affecter une somme de 100,000 francs aux besoins du service qui sera organisé dans l'intérêt des exposants belges.